

Intelligence, génétique et racisme

Le débat sur l'inné et l'acquis.

LE MONDE | 28.04.1978 | Evelyne Laurent

Qui se souvient, dans la France de 1978, du courant d'idées eugéniste, qui, au début du siècle, agita en particulier l'Amérique, fut défendu par les plus brillants esprits et produisit des œuvres véritablement stupéfiantes, prônant la supériorité du grand homme blond venu du Nord sur le misérable émigré d'origine méditerranéenne ? Ces thèses eurent, pourtant, de ce côté-ci de l'Atlantique, le développement et les conséquences que l'on sait. Est-on actuellement en train d'assister à leur active résurgence ? On peut à bon droit se le demander en prenant connaissance des écrits de Jensen et Herrnstein (aux États-Unis), Eysenck (1) (en Angleterre) et, en France, ceux de " Jean-Pierre Hébert " (2), créature mythique, puisqu'il s'agit là du pseudonyme collectif de quatre chercheurs refusant de dévoiler leur véritable identité. Soutenus par une certaine presse, à grands renforts de pages spectaculaires, leurs propos se répandent actuellement à une vitesse remarquable. Quoique émanant de personnalités différentes, ils se ressemblent étrangement. Par la forme d'abord (avalanche de références scientifiques, ton apparemment objectif recouvrant mal de curieuses déformations, protestations moralisantes), par le fond ensuite. Un tel discours s'articule autour de quelques propositions essentielles : prépondérance des aspects biologiques (l'hérédité) dans le déterminisme de la personnalité humaine et particulièrement de l'intelligence, insignifiance des influences du milieu, et, par conséquent, caractère inéluctable de l'inégalité des dons présents ou non chez un embryon au moment même de sa conception. Ainsi certains individus, certains groupes sociaux ou ethniques (disposant d'un pool génétique supérieur) sont-ils promis à des destins intellectuels plus complets que ceux des communs des mortels.

Le thermomètre de l'intelligence

On entrevoit les conséquences immédiates de telles convictions : approbation sans réserve de toutes les hiérarchies sociales, puisque le pouvoir se distribue selon le " mérite génétique ", inutilité totale (ou presque) de tout effort portant sur l'amélioration des milieux de développement (on ne peut rien contre des gènes de mauvaise qualité), distinctions subtiles entre races évoluées, naturellement sélectionnées, et races d'apparition plus tardive, donc moins raffinées (devinez auquel de ces deux groupes appartiennent les Blancs, d'une part, et les Noirs, d'autre part?).

On doit absolument s'en rendre compte : ce débat, que certains, par paresse intellectuelle, auraient tendance à repousser, sous prétexte qu'il ne s'adresserait qu'à quelques savants Cosinus empoussiérés, nous concerne tous, en vérité. Et d'autant plus que Jensen, Herrnstein, " Hébert " et les autres n'hésitent pas, eux, à discourir sur la place publique. À les en croire, tout devient d'une simplicité réconfortante : le Q.I. mesure bien l'intelligence " biologique " - comme le thermomètre, la température, - et celle-là est à 80 % déterminée par notre hérédité.

Une riposte

Or c'est aller bien vite en besogne, à tout le moins. Jusqu'ici, cependant, le public français, excepté quelques courtes mises au point dans la presse, ou communications éparses dans des ouvrages collectifs (voir en particulier dans le *Fait féminin* (Fayard), le débat entre A. Jacquard et R. Zazzo - ou encore les commentaires de J. de Ajuriaguerra et F. Bresson dans le *Handicap socioculturel* en question, ouvrage collectif publié par le Cresas-ESF), avait peu d'informations récentes sur la valeur des arguments " scientifiques " avancés dans la polémique. D'où l'utilité de l'initiative prise par James Lawler, professeur à l'université de Buffalo, dont le livre paraît en même temps en France et aux États-Unis.

L'essentiel de l'apport de " Intelligence, génétique, racisme " se regroupe dans des réflexions autour de deux notions : le Q.I. d'abord, l'hérédité, formule visant à évaluer l'importance des facteurs génétiques dans les différences entre individus, ensuite. Concernant le Q.I., Lawler explique que les mesures obtenues sont toujours relatives à une culture, à un moment du développement social, aux exigences de la production, et non pas absolues, comme des indications de taille ou de poids. Il est tout à fait regrettable, méthodologiquement parlant, qu'il ne distingue pas mieux, ce faisant, entre âge mental, d'une part, et Q.I., de l'autre, qui donnent des renseignements d'un ordre fort différent, comme le sait fort bien chaque psychologue. Quant à l'hérédité, James Lawler démontre, exemples à l'appui et en se référant essentiellement aux travaux de Lewontin, les limites d'études portant sur les transmissions héréditaires, et basées sur la technique dite d'analyse de la variance. En bref, et cela ressort assez nettement des travaux de la très grande majorité des chercheurs, il semble tout à fait abusif de conclure, à partir de constats d'" hérédité ", calculés sur des populations bien définies, dans des conditions bien définies, à des vérités générales, et à des chiffres de portée universelle. En France, R. Zazzo écrit, par exemple, que : " Ce savoir (l'hérédologie des différences entre individus) n'est évidemment pas transposable pour rendre compte des différences psychiques, d'intelligence notamment, entre classes sociales : là

le milieu seul peut être déterminant " (le Fait féminin). Chaque résultat n'a de sens que par rapport à des conditions expérimentales qui doivent toujours être clairement précisées.

Explications techniques, on le voit. Une telle démarche est pourtant indispensable, faute de quoi, tels des prestidigitateurs faisant surgir un lapin au milieu de leur tour, Jensen, Herrnstein, " Hébert " et les autres auront toujours un meilleur chiffre, une meilleure preuve à sortir de leur sac bien rempli.

Le problème est alors de savoir si le texte de James Lawler, qui n'est, pour l'essentiel, qu'une compilation, accessible à tout lecteur cultivé, se tient constamment à la hauteur de ses légitimes ambitions. Malgré de louables efforts, il n'y réussit pas toujours. Est-ce dû à la traduction (souvent inexacte ou trop peu explicite), aux références permanentes à Marx et à Engels (dont on sait fort bien que les théories ont pu servir de caution très confortable à Lyssenko et à ses disciples), à des rappels pour le moins maladroits sur l'éducation dans les " démocraties populaires ", le brûlot lancé par Lawler paraît un peu léger, en regard de la lourde artillerie déployée par le camp adverse. La parution d'autres ouvrages, par exemple celui de Léon Kamin (*The Science and politics of I.Q.*), qui fit grand bruit aux U.S.A., ou celui de Loehlin et ses collaborateurs (3), s'imposerait peut-être tout autant, en attendant, sur la question, la rédaction - pourquoi pas française ? - d'un ouvrage complet de synthèse.

Evelyne Laurent

(1) EYSENCK Hans J., *l'Inégalité de l'homme*, Copernic, Paris, 1977.

(2) HEBERT Jean-Pierre, *Race et Intelligence*, Copernic, Paris, 1977.

(3) LEOHLIN J.-C. LINDZEY G. et SPUHLER J. N., *Race differences in intelligence*, San Francisco, Freeman, 1975.